

Souk Ahras selon Chakib Hammada

Avrai dire, à cette époque-là, la connaissance de la géographie était plus qu'approximative. Et celle de l'Histoire, si possible, pire encore. La faute aux programmes scolaires ? Je ne crois pas. Ou peut-être un peu, allez, ça a le dos large ! La poésie, par sa force de diversion, —d'égarement même, et parfois de perdition : voyez Holderlin — y était pour une part substantielle. Bref, lorsque j'ai connu ce condisciple au lycée Abane-Ramdane d'El Harrach, au tout début des années 1970, j'étais incapable de situer avec précision Souk-Ahras sur une carte. A supposer, au préalable, que je fusse capable de savoir comment tenir une carte géographique. Et pour ne pas se dérober aux délices de la digression, ne convient-il pas de déplorer qu'aujourd'hui encore, à l'heure du numérique à tout berzingue, on voit sortir de nos écoles des élèves infichus de tenir une carte à l'endroit ?

Revenons à ce condisciple. C'était un garçon d'une grande qualité. Pacifique, il était aussi bien élevé, jamais un mot plus haut qu'un autre, attentif à autrui. Mais, il avait sa part de passion et, ce faisant, il était capable de grandes envolées pleines de fraîcheur et d'indignation. Il s'appelait Chakib Hammada et il venait de la

lointaine Souk-Ahras. Comme on le dit vulgairement, il tutoyait la muse. En fait, Chakib Hammada était tout simplement poète. Avec la force que peut insuffler un jeune dans un monde qu'il découvre, et qu'il reconstruit selon ses propres plans sur la comète !

Il était non seulement un grand lecteur des poètes, avec, si mes souvenirs sont bons, une spéciale dédicace pour Kateb Yacine et pour Paul Eluard, mais il commençait déjà, en début de ces années 1970, à écrire lui-même. J'eus le privilège de lui avoir servi quelquefois de premier œil ou plus exactement de première ouïe. Je l'entends encore déclamer ses vers en accentuant la musicalité comme s'il s'agissait de melhoun, testant la prosodie, et puis la viabilité d'un mot. Puis, quand il devait rectifier quelque chose, il passait le mot au test de musicalité.

La poésie de Chakib Hammada lui ressemblait. Elle émergeait presque aboutie déjà, ce qui est le signe non d'une spontanéité facile mais d'une longue et lente maturation qui emmène le poème vers l'accomplissement.

Chakib Hammada était passionné par sa ville, Souk Ahras. Il nous a appris qu'elle s'appelait Taghaste et qu'elle fut le berceau d'Augustin. Mais le poète ne se réfugiait pas, pour le plaisir, dans

le passé. S'il nous a appris — ouvert les yeux, devrais-je dire — le rôle de Taghaste (son premier recueil de poésie s'intitulait *Fleurs de Taghaste*), et son incandescence intellectuelle antique, il ne se départait pas du présent ou de l'histoire immédiate. Il est arrivé à nous faire savoir, à nous ses amis qui n'avions pas un frémissement d'idée de Souk-Ahras, qu'elle était la ville de Badji Mokhtar et que le quartier populaire de la ville s'appelait Tegtaguia.

Lorsque nous avons quitté le lycée, Chakib Hammada avant moi s'inscrivit à l'ENS avec l'objectif d'enseigner la littérature. Il publiera, pendant sa période universitaire, des recueils de poésie. Je me souviendrais toujours de la gêne qu'il m'occasionna lorsqu'il demanda au quasi-gamin que j'étais de lui rédiger une préface à *Fleurs de Taghaste*. Je n'avais rien publié alors, je n'avais aucune expérience de la littérature et je ne savais pour finir comment se rédiger une préface. Il n'en a pas démordu et j'ai fini par céder. Qu'y ai-je écrit ? Je n'ai plus jamais relu ce texte. Mais je suppose que j'ai dû reprendre tous les clichés de cette époque de l'immédiat après-Senac sur la poésie de la révolte juvénile, l'exaltation artificielle de la marge, les poncifs déjà éculés de la supposée confraternité dans le cercle des poètes et d'autres balivernes.

Le fait que Chakib Hammada, qui venait de finir ses études loti d'un diplôme en littérature n'ait pas eu à redire, et qu'il m'ait assuré qu'il a fait lire la préface à ses éminents professeurs à la fac, ne me console pas.

Chakib avait fini à Souk Ahras. Au début, nous nous écrivions



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

puis la vie quotidienne a fini par accomplir son implacable érosion. J'étais revenu à Souk Ahras vers 1989, et je l'ai revu. Puis de nouveau, la décennie noire nous éparpilla. Ce n'est que quelques mois avant son décès subit d'une crise cardiaque que j'eus de ses nouvelles par email. Il enseignait, me dit-il alors, à l'Université de Souk Ahras. On se promet de se revoir si possible chez lui.

Le sort en a décidé autrement. Au moment où je me trouve à Souk Ahras, cité berbère s'il en fut, pour un colloque sur Apulée, je voulais évoquer la figure de Chakib Hammada, qui a chanté sa ville et son histoire, et que cette dernière ne reconnaît pas assez. Nous sommes quelques-uns à qui il apprit des tas de choses sur Taghaste, Augustin, la Numidie. Et ces choses ne s'oublient pas. Et puis, chapeau, Chakib, parti faire des études à Alger, il ne s'est pas fait prendre par l'attrait de la capitale. Il revint vivre chez lui, à Souk Ahras.

A. M.

REJOIGNEZ L'ÉQUIPE DU SOIR D'ALGÉRIE
VOUS ÊTES JOURNALISTE CONFIRMÉ(E) ?
VOUS SOUHAITEZ DÉBUTER
DANS CETTE MAGNIFIQUE PROFESSION ?

Envoyez votre CV à : lesoiralgerie@yahoo.fr

Il sera exigé une maîtrise parfaite de la langue française,
le sens de l'initiative et une disponibilité totale.

POUSSE AVEC EUX !

Par **Hakim Laâlam**

hlaalam@gmail.com
[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)



Le doigt ! Ess'bô !

Jeannette Bougrab.

Mauvais sang ne saurait mentir !

«Bensalah poussé vers la sortie !» Combien de fois vous ai-je dit que les mots ont leur importance ? Qu'on ne peut pas les employer à tort et à travers. Qu'il est primordial de bien choisir les termes. Bensalah poussé vers la sortie ? Ils n'ont pas dû le pousser fort, le gentil Si Abdelkader. J'ai même le sentiment qu'il s'est auto-poussé. Qu'il a du moins aidé ceux qui le poussaient. D'ailleurs, je ne les ai pas sentis très fatigués, voire même épuisés ceux qui étaient censés pousser Bensalah vers la sortie. Y a comme ça des poussettes de tout repos. On t'en charge, tu appréhendes la chose, mais finalement tu en sors soulagé, presque étonné que ça se soit aussi facilement passé, limite goguenard ! Faut aussi dire que le profil du monsieur à pousser est particulier. Lui, il n'aime pas trop qu'on tripote son dos, qu'on y mette des pressions ou qu'on lui enfonce les omoplates. Faut respecter ! Y a des gens comme ça, fragiles du dos. Et de toutes les manières, le propos n'est pas vraiment là aujourd'hui, le dos de Bensalah. Non ! Je suis littéralement fasciné par une autre partie d'un autre corps. Le doigt ! Oui ! Ess'bô. Ce doigt magique appartenant à une personne douée de superpouvoirs. Figurez-vous qu'elle existe. Cette personne, juste avec son doigt, l'index peut changer la face du pays, la destinée de plus de 40 millions d'êtres.

Cette personne dont je ne connais pas l'identité peut d'un geste lent de son Ess'bô, plié et déplié à maintes reprises vers sa poitrine, ordonner à une autre personne de venir illico presto : «Toi ! Oui, toi ! Tu viens ici ! Tu vas occuper tel fauteuil et attendre les prochaines consignes de mon doigt.» Le même instrument donneur d'ordre peut ensuite, dans un mouvement inverse, de l'intérieur vers l'extérieur, dans un va-et-vient rapide, saccadé, partant de l'épaule du monsieur vers le visage de l'autre bonhomme, celui ainsi ciblé lui signifier : «Toi ! Oui, toi ! Tu fais tes cartons ! Tu te casses du bureau ! Tu rentres chez toi. Tu t'assoies devant ton téléphone. Et tu attends que mon doigt forme ton numéro pour de nouveaux ordres, une nouvelle destination, un nouveau bureau, ou le même, mais juste réaménagé, décoré autrement.» Et c'est là où tu te dis quand même ! Ce qu'un simple index peut faire ! L'immense pouvoir de ce petit membre de la famille des doigts de la main. Mais attention, y a bien évidemment doigt et doigt. J'ai essayé pour voir. J'ai agité le mien de doigt dans tous les sens. Je l'ai plié, déplié, l'ai obligé à entrer en transe dans des arabesques folles. Rien ! J'ai juste eu droit à cette réponse cinglante de ma compagne : «Si tu veux un café, pas la peine de me pointer avec ton doigt. Tu te lèves et tu te le sers !» Eh oui ! Forcément ! Y a Ess'bô et Ess'bô ! Je me suis donc levé, je me suis servi mon café et j'ai même fumé du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.